

## Lecture et handicap

### DEUX ENTRETIENS

Les deux textes ci-après sont les transcriptions d'entretien avec des instituteurs spécialisés chargés "d'enseigner la lecture" à des enfants en situation d'échec scolaire massif. Indépendamment du lieu où chacun travaille et de la conception de la lecture qu'ils expriment, ce qui frappe dans leur propos, c'est la conviction qu'il est vain d'espérer remplacer les conditions indispensables à l'apprentissage de la lecture par une méthode d'enseignement qui ferait l'économie de ces conditions. Les difficultés de leurs élèves, comme des verres grossissants pourrait-on dire, font percevoir ce que peut avoir d'illusoire la croyance que de la technique puisse naître la pratique, que la méthode induit l'usage. Et ce qui est vrai - et incontournable - pour les enfants à qui ils s'adressent l'est aussi pour tous les enfants, même s'il est plus facile avec ces derniers de "faire comme si". Pas de faire semblant, mais pas de préalable à la lecture non plus. On ne peut apprendre à lire qu'en lisant. Qu'il faille avant tout créer les conditions de recours authentiques à l'écrit et conférer une fonctionnalité à l'acte de lecture condamne toute pédagogie qui se base sur l'inculcation première d'une technique de déchiffrement. Reste encore le problème difficile d'admettre que la lecture à laquelle peuvent accéder ces enfants n'est pas forcément la nôtre.

La carence affective précoce, l'absence de stimulation relationnelle, la misère sont autant d'éléments qui déterminent les modes d'être au monde et à la vie des enfants fréquentant cet Institut Médico-Pédagogique du Nord de la France. L'instituteur spécialisé, dont les propos ont été recueillis ici, travaille à temps complet dans cet IMP. Il reçoit quinze enfants, mais pas sous la forme d'une classe organisée. En effet, seuls lui sont "adressés", parmi les quarante-huit enfants de l'IMP, ceux dont on a évalué les possibilités d'apprentissage sur le mode scolaire. Son objectif est d'aider les enfants de ces groupes provisoires dans leurs apprentissages de la lecture, de l'écriture et du calcul. L'entretien a été centré sur "les difficultés rencontrées dans l'apprentissage de la lecture".

Propos recueillis par Anne LOUVEL,  
psychothérapeute au CMPP de DREUX

Tous les enfants avec lesquels je travaille ont un vécu de la lecture puisqu'ils ont déjà été scolarisés soit à l'école maternelle, soit en CP, CE1, CE2. De ce vécu, les enfants ne parlent pas. Ils ne disent pas s'il y a une connotation positive ou négative. Pour autant, ce vécu n'a pas donné lieu à des opérations mentales telles qu'on puisse parler véritablement de lecture.

À partir de ma pratique à l'IMP, je fais l'hypothèse que les enfants savent lire mais qu'ils refusent la lecture. Ils ont des savoirs qui ne sont pas intégrés. Le problème pour moi, c'est de trouver comment utiliser ce qu'ils savent de la lecture pour leur apprendre à lire. Du reste, mon propos n'est pas d'apprendre à lire aux enfants (la notion de transmission d'un savoir est une notion illusoire pour eux, alors qu'à l'école maternelle, à l'école primaire, ils ont échoué). Non, j'essaie d'adopter une autre position qui est celle de les aider à accepter d'**acquérir la lecture**. Ils ont en effet déjà acquis la notion de symbole, ils savent qu'un code est nécessaire. Mais ce qu'ils ne comprennent pas ou n'acceptent pas c'est de n'avoir pas inventé le code, que le code leur pré-existe. Autrement dit, ils ne comprennent pas la dimension sociale, on pourrait dire la dimension du Grand Autre, dans la reconnaissance et l'acceptation de l'utilisation d'un code déjà là. Tout au plus vont-ils accepter la lecture fonctionnelle, c'est-à-dire celle qui leur est nécessaire pour satisfaire leurs besoins vitaux. C'est ainsi qu'ils lisent un programme de télévision ou, plutôt, qu'à partir de quelques mots lus ou reconnus ils reconstituent le programme de télévision.

Je reconnais que j'ai moi-même une position tellement bourgeoise (lire, c'est se cultiver, se distraire, s'ouvrir aux autres, à la vérité, etc.), que j'en suis gêné pour comprendre de l'intérieur le problème

des enfants à l'égard de la lecture. Parce que ce qui compte pour ceux de ma classe c'est de retrouver une ambiance de jeu par rapport à la lecture, je cherche à les motiver en jouant à lire des mots, à en deviner d'autres, à recréer un texte à lire à partir d'images ou à partir de jeux de rôle, de sketches...

Certes, je regrette de ne pas pouvoir leur faire acquérir la notion de travail, mais ce qui me paraît le plus important pour l'instant c'est de créer ou de maintenir une motivation. C'est pourquoi je suis obligé de passer par le jeu. Jouer pour apprendre à lire donc, mais la lecture n'est qu'une lecture de quelques mots : les enfants n'ont pas envie de lire couramment ni beaucoup. Malheureusement, j'en reste à des "trucs" assez mécaniques, surtout avec des enfants qui arrivent là à 12 ans pour repartir à 14 ans de l'IMP.

Je considère que lire est un moyen de communication et que le système de communication de l'enfant est défaillant ou perturbé du fait de son histoire ou de sa position dans la structure familiale. Il est normal que cela ait des effets négatifs sur le processus de lecture en tant que communication. **Finalement**, ce qui me paraît déterminant pour un enfant d'IMP dans ses difficultés, c'est d'ABORD sa position "tordue" dans sa relation à l'autre.

[Le Centre de Psychothérapie et de Rééducation de SENLIS accueille des enfants présentant des troubles graves de la personnalité et du comportement dont la manifestation la plus courante - pour une grande part d'entre eux - est l'échec scolaire. Michelle BÉRARD, institutrice spécialisée à l'hôpital de jour depuis quatre ans, a travaillé l'année scolaire dernière dans une école élémentaire avec une classe de onze enfants de cet hôpital de jour. Dans ce cadre, elle a formé un groupe de non-lecteurs comprenant quatre enfants de l'hôpital de jour et six élèves des deux CE de l'école. Ce groupe d'apprentissage de la lecture a fonctionné deux fois par semaine.](#)

Propos recueillis par Diego UTRERA,  
directeur du Centre de Psychothérapie et de Rééducation de SENLIS

Lire, c'est apprendre à communiquer par un moyen codé. C'est déjà sortir de soi et la question est : "*Qu'est-ce qui peut donner envie de sortir de soi pour ces enfants de l'hôpital de jour qui sont en plein dans leurs angoisses ?*" Pour moi, ce qui peut donner cette envie et un sens à un apprentissage de la lecture, c'est justement que cet apprentissage participe à l'acquisition de repérages dont l'enfant a besoin pour que sa vie prenne sens. Ce repérage peut advenir si l'apprentissage de la lecture est un des moyens de poser les questions qui lui sont fondamentales, lui permet de se repérer par rapport aux autres, enfants et adultes. Parce que la lecture est un accès aux autres : livres, affiches ou enseignes. C'est un moyen de participation à la société dont ils sont exclus. Cette accession à des signes, qu'est-ce qui peut donner envie de l'acquérir ? C'est cette prise de conscience que la lecture est un moyen de se connaître et de connaître les autres, que les mots sont les outils d'un savoir sur soi et les autres.

**D. : Comment répondrait un enfant comme David si on lui demandait : "*Qu'est-ce que ça veut dire lire pour toi ?*"**

**M. :** Alors, ce que David répond souvent, c'est : "*C'est bien d'apprendre à lire*", ou "*Moi, j'apprends à lire, c'est intéressant.*" Ce que ça veut dire pour lui, je ne sais pas, ça ne recouvre peut-être pas une réalité. Il ne lit pas encore. Il y a encore du chemin avant qu'il ne lise, mais il sait que ses parents le souhaitent et il veut être comme les autres. Quand il dit : "*C'est intéressant*", je ne suis pas sûre qu'il le pense non plus. Cet apprentissage lui fait peur et c'est un moyen d'atténuer cette peur.

**D. : Mais peut-être qu'il ne le pense pas plus (ni moins) qu'un enfant de C.P. malgré la différence d'âge...**

**M. :** Oui, c'est vrai. Mais, qu'est-ce qui pousse à apprendre à lire, c'est quand même les parents ; pour eux, c'est le pouvoir d'accéder à quelque chose. Quand David dit "*c'est intéressant*", ça peut vouloir dire : "*pour mes parents c'est important et je suis un peu d'accord avec eux, c'est important même pour mes copains*". Par exemple, en ce moment dans ma classe, Michel aussi dit : "*Moi, j'apprends à lire.*" C'est vrai qu'il apprend à lire, mais tellement lentement; il y a un tel décalage entre son âge réel et son point de développement que, lorsqu'il dit "*moi j'apprends à lire*", c'est un désir un peu lointain d'être comme les autres.

**D. :** **Mais justement, est-ce que, d'un point de vue strictement scolaire, tu crois que des enfants comme David et Michel, à leurs 10 ou 11 ans, pourraient dire sur la lecture la même chose qu'un enfant de CP De 6 ans ?**

**M. :** La différence est qu'un enfant de 6 ans n'a pas connu l'échec et que, quand il dit "**c'est bien d'apprendre à lire**", même si ça n'a pas grand sens pour lui et qu'il n'est pas l'écho de ses parents et de sa famille, ce n'est pas pareil que pour des enfants qui ont connu l'échec, qui se sentent exclus.

**D. :** **Mais, est-ce qu'ils connaissent l'envie de surmonter ces échecs ?**

**M. :** Non, ils n'ont pas les moyens de les surmonter. C'est à nous de trouver les moyens, mais ce n'est pas facile. Par exemple, Christophe, qui est bien avancé dans l'apprentissage, a des moments où il patine complètement parce que, justement, le traumatisme de l'échec prime. Là, on ressent le besoin d'une aide, d'un soutien thérapeutique. Ce sont des enfants qui ont une fragilité, une telle incertitude sur eux, que ça reste très difficile. Il s'agit d'un enfant tout à fait intellectuellement capable d'apprendre à lire. Il se défend très bien en maths, mais dès qu'il s'agit de lecture, il y a des moments d'angoisse réelle, des moments où il se bloque.

**D. :** **Est-ce qu'il y a une pédagogie ou une manière, qui leur permette de dépasser ces blocages ?**

**M. :** Il y a une pédagogie dont on est sûr qu'elle ne marche pas, c'est d'utiliser des moyens d'apprendre à lire qui ne soient pas investis par l'enfant, où il n'ait aucune place pour ses propres repérages. Je suis convaincue que ça appartient au semblant que d'apprendre "*b, a = ba*" à des enfants comme les nôtres. Il est évident que des enfants d'un circuit normal, bien motivés, bien mis en condition par le milieu familial, apprendront par n'importe quelle méthode. (Ceci dit, on sait que le goût de la lecture sera réel si on fait des choses qui aient du sens pour l'enfant.) Pour les enfants de l'hôpital de jour, on peut faire "*b, a = ba*", ça ne servira à rien, ça n'a pas de sens. Si on parle de "*Daniel et Valérie*", ça n'a pas de sens ; si on parle de soi, de son copain, ça a un sens. Tous les enfants du groupe lecture connaissent les phrases qui se rapportent aux uns et aux autres et à "*Émilie*", le personnage duquel nous sommes partis. Ainsi, Émilie a un frère, une sœur, elle a aussi un ami : son hérisson. Ceci a pu permettre d'écrire et de lire pour chacun : "*David a un frère, il a un ami, son lapin noir*", et ainsi de suite, chacun fait connaissance avec la famille de l'autre et de ses animaux, leur nom, leur couleur, etc.

Ahmed, un enfant du CE, qui n'avait pas appris à lire en deux ans, a donc pu parler de sa tourterelle. Toute cette vie évoquée, écrite, lue, est devenue un fait collectif du groupe.

**D. :** **Je me souviens que tu avais fait référence à des enfants de classes banalisées qui ne savent pas lire et qui venaient dans ta classe. Est-ce que tu penses qu'eux sont différents des enfants de l'hôpital de jour par rapport à cette question de lire?**

**M. :** Absolument pas. Il se trouve que ce groupe de lecture a été composé d'enfants au même point, d'enfants ayant subi deux ou trois ans d'échecs en lecture, qui ont très peur de commencer un travail dont ils décrocheront. Des enfants qui avaient envie, qui avaient besoin de se repérer dans cet apprentissage, d'y investir en étant eux-mêmes. Il y a eu un enfant du groupe, qui ne saura pas lire cette année, qui a mis trois mois pour dire à propos d'une phrase qu'on lisait dans un livre, "*papa gronde*" : "*eh ben, mon père aussi il gronde, il tape ma mère*", et elle a commencé à parler, à

parler... elle n'a fait que des phrases sur "gronde". Nous avons parlé un peu de ça : *"Et toi, qu'est-ce que tu fais ?"* *"Moi, j'ai peur, je pleure"*, et elle a remis ça sur le tapis à chaque fois. Alors, pourquoi elle n'apprenait pas à lire ? Elle ne saura toujours pas lire à la fin de l'année parce que c'est sorti très tard, mais il est de fait que les enfants qui n'apprennent pas à lire ont des choses en tête, qu'ils ont une histoire tellement préoccupante que "Daniel et Valérie" ne les concerne absolument pas. Donc, si la lecture c'est l'occasion de lire son histoire à soi et de lire l'histoire des autres, on est personnellement interpellé ; on peut lire ça, on peut reconnaître les signes parce qu'on se reconnaît en eux. Il y a encore des étapes à franchir. Dans le groupe de lecture, j'en suis là. Après, il faut bien passer, et c'est là que quelquefois c'est douloureux, à d'autres mots, à d'autres histoires, et ce passage est délicat. Ceci dit, la lecture, c'est nécessairement une acceptation de la loi. Les assemblages de lettres donnent tels sons. Cela aussi pose des problèmes pour certains enfants. Mais il y a d'autres moyens qui contribuent à l'apprentissage, autres moyens qui ont aussi un sens dans la vie de la classe : écrire aux correspondants, recevoir leurs lettres, faire des projets, organiser des sorties, les réaliser... et autant d'occasions de parler, d'écrire, de lire...

**D. : Et au niveau de la systématisation... ?**

**M. :** Voilà, on n'en est pas tout à fait là avec ce groupe de lecture.

**D. : C'est-à-dire que peut-être n'y a-t-il pas de parallèle immédiat entre les problèmes personnels de chaque enfant - hormis le constat d'échec qui leur est commun - et la possibilité de les considérer résolus parce qu'ils apprennent à lire. Il y a une évolution qui est parallèle entre le progrès en lecture et la cure, mais le blocage réapparaît dès qu'on change d'histoire ou dès qu'on commence à travailler la structure.**

**M. :** Ce qui est sûr, c'est qu'un enfant qui a pu accepter d'apprendre à lire a vaincu l'angoisse, c'est un signe. Ceci dit, cette angoisse peut se déplacer ailleurs. Quand tu vois Bertrand, il lit très bien, Dalila aussi...

**D. : Et le fait qu'ils lisent couramment ne les empêche pas d'être à l'hôpital de jour.**

**M. :** Voilà, mais c'est qu'il y a des enfants pour qui c'est justement là que l'angoisse s'est placée.

**D. : Est-ce que, pour ces enfants qui savent lire, la question "qu'est-ce que ça veut dire lire ?" est différente par rapport à ceux qui ne savent pas encore ?**

**M. :** Comme pour tous les enfants qui ont appris à lire difficilement, on ne peut pas dire qu'ils trouvent du plaisir, on ne peut pas dire que ça leur permette de sortir d'eux-mêmes.

**D. : On pourrait dire ça, par exemple, pour Dalila, que le fait d'avoir appris à lire ne lui a pas permis d'être plus guérie pour autant, du moins pour le moment.**

**M. :** Oui, de sortir d'elle-même, par exemple. Parce que, quand même, un livre t'embarque ailleurs, mais elle, pas du tout. Elle peut répondre à des questions du texte, mais je ne la vois pas du tout lisant un roman, elle est trop centrée sur elle-même. Bertrand peut lire un texte, mais ça n'a pas valeur d'histoire ou d'aventure. Donc, la lecture lui sert de façon très pointilliste, pour lire une phrase ou des panneaux. Disons qu'ils accèdent à une partie du but de la lecture, à une socialisation, ils peuvent lire la pub..., mais c'est tout. Alors que, quand Christophe saura lire, j'ai l'impression qu'il sera capable d'investir. Pourquoi c'est comme ça, je n'en sais rien... Par exemple, dans les enfants du CE que j'ai pris dans le groupe, il y a deux enfants marocains : leurs résistances ont sûrement à voir avec le fait de ne savoir ni lire ni parler l'arabe. Ça a sûrement trait à leurs différences, mais qu'est-ce qui a fait traumatisme chez eux, je ne sais pas. Enfin, ils ont accepté de s'intégrer au groupe et d'y travailler. C'est vrai qu'ils ne sont pas tous "fous" quand même, mais ils ont deux ou trois ans d'apprentissage en retard.

**D. : Comment ça, ils ne sont pas "fous" ?**

**M. :** Je veux dire que les enfants du CE1 sont dans une école "normale" et ils ramènent une résistance très organisée. Mais il est sûr que leur refus est le même que celui des enfants de l'hôpital de jour.

Je ne sais pas s'ils se sentent si différents au regard de l'autre; ils savent qu'ils ont des étapes à franchir, mais qu'une place leur est possible dans ces classes "normales". L'insertion dans cette école, plus la vie de la classe, ça crée du désir et c'est ça qui fait apprendre à lire aussi. Et lire est ici un cheminement collectif, celui du groupe. Et ce que je trouve important aussi pour ces enfants, c'est de ne pas partir pour l'aventure tout seul. Il y a des hôpitaux de jour où on fait de l'apprentissage individuel une demi-heure chaque matin. Je crois profondément que la lecture est un moyen de socialisation, un moyen pour se parler. Alors que, par exemple, je peux faire compter les enfants individuellement, apprendre à lire ne me semble pas possible.

**D. :** **Oui, peut-être que la lecture a quelque chose d'un acte collectif, au moins au début; ça n'empêche pas qu'on peut lire seul, mais à partir du moment où on s'adresse à d'autres qui écoutent, le lecteur se sent garanti par le groupe...**

**M. :** Pour moi, c'est d'abord un moyen de communication, un langage...

**D. :** **Un peu comme si, en lisant, il y en avait un qui parlait aux autres.**

**M. :** Oui et, d'ailleurs, dans une méthode naturelle et dans ce que je fais avec les enfants de ma classe, on fait des textes ensemble, on raconte lundi ce qu'on a fait dimanche. Une fois qu'on l'a raconté et qu'on l'a écrit, on lit, ça a un sens pour tout le monde, c'est de la lecture pour tous, mais c'est d'abord du langage. La vie commune a un sens pour les enfants.

**D. :** **Surtout que les enfants dont on parle sont très névrosés ou pas loin d'être psychotiques et que, dans les deux cas, c'est de la souffrance, de la solitude dont il s'agit...**

**M. :** Voilà, alors que là, le fait que soient privilégiés le langage, la communication et les textes de vie collective participe à tous les repérages indispensables, à ce qui fait qu'un enfant n'est plus "fou". L'avant et l'après, que la semaine prochaine on part en voyage, hier on a fait ça...

**D. :** **C'est ce qu'on appelle l'accession au symbolique.**

**M. :** Et cette accession déjà sert à la lecture (parce que la lecture, c'est aussi accepter le symbolique)... Ainsi, la lecture participe à un réseau, à tout ce qu'on peut créer de langage, de communication, ce qui se dit, qui s'écrit et qui se lit. Et c'est vrai qu'une classe dite traditionnelle n'a pas forcément recours à ça parce que peut-être que les enfants acceptent mieux les conventions.

**D. :** **Une question me vient à l'esprit : est-ce que, selon toi, il y aurait une thérapeutique, un système de soins, de cure, qui puisse faire abstraction du travail scolaire ?**

**M. :** Pour les parents, la lecture est la première preuve que leur enfant n'est plus "fou". Si personne n'y attachait d'importance... il faudrait en quelque sorte faire le deuil d'une normalisation.

**D. :** **Mais la lecture - c'est TOSQUELLES qui le disait - l'école, le pédagogique, c'est un des versants de la cure.**

**M. :** Tout à fait. Dire de quelqu'un qu'il ne saura jamais lire, c'est difficile à accepter. Ça se conçoit chez le type qu'on imagine en train de filer sa laine dans la montagne, n'ayant pas besoin de la société ni envie, se suffisant à lui-même et créant son univers... Ceci dit, c'est vrai qu'il y a des gens qui ne savent pas lire ou à peine.

C'est vrai aussi que ce qu'ils en font, ce n'est pas ce qu'on peut appeler de la lecture et c'est pas non plus ce qu'on souhaite pour les enfants dont on s'occupe. Disons que si on laissait délibérément un enfant en dehors de la lecture, on aurait l'impression de lui éviter quelque chose, de lui éviter d'affronter son angoisse et de la résoudre.